

vrière. Voilà comment ces gracieux architectes savaient varier leur symétrie. A la hauteur du premier étage seulement, ces deux tourelles sont réunies par une galerie en pierre que soutiennent des espèces de poutres à visages humains. Cette galerie extérieure est ornée d'une balustrade travaillée avec élégance, avec une finesse merveilleuse. Puis, du haut du pignon, sous lequel il existe un seul croisillon oblong, pend un ornement en pierre représentant un dais semblable à ceux qui couronnent les statues des saints dans les portails d'église. Les deux tourelles sont percées d'une jolie porte à cintre aigu donnant sur cette terrasse. Tel est le parti que l'architecture du XIII<sup>e</sup> siècle tirait de la muraille nue et froide que présente aujourd'hui le pan coupé d'une maison. Voyez-vous une femme se promenant, au matin, sur cette galerie et regardant par-dessus Guérande le soleil illuminer l'or des sables et miroiter la nappe de l'océan? N'admirez-vous pas cette muraille à pointe fleuretée, meublée à ses deux angles de deux tourelles quasi cannelées, dont l'une est brusquement arrondie en nid d'hirondelle, et dont l'autre offre sa jolie porte à cintre gothique. »

Le jour où nous vîmes la maison de Calyste, par la porte ouverte nous aperçûmes dans la cour la famille qui l'habite, famille modeste à ce qu'il nous sembla ; il nous parut aussi, car la porte du perron s'entr'ouvrit, que tout l'ancien luxe des Guaisnic avait disparu. La cour sert aujourd'hui de potager ; par-dessus un mur nous aperçûmes les cimes des arbres de ce jardin dont Balzac dit qu'il est « luxueux dans une si vieille enceinte, d'un demi-arpent environ et divisé en carrés de légumes bordés de quenouilles ». Les bonnes gens qui se trouvaient dans la cour et qui nous semblèrent être les habitants de ce logis paraissaient si occupés à discuter avec une vieille femme portant la coiffe guérandaise que nous n'osâmes point interrompre leur conversation pour les interroger.

## §

S'il est moins connu en France qu'en Allemagne, où on le tient pour un des talents les plus originaux d'aujourd'hui, le musicien Edgard Varèse ne tardera pas à conquérir Paris comme il a conquis Berlin. Le *musicien français*, comme on l'appelle là-bas, se trouve en ce moment en France et je l'ai entendu tenir sur **Léon Deubel**, qui fut son camarade, des propos qui paraissent dignes d'être rapportés. Je les transcris ainsi que je les ai notés :

« Léon Deubel, disait Edgard Varèse, était très misanthrope et très mysogine. A ma connaissance, il n'aima qu'une seule femme, Anna, petite Allemande très laide. Le seul camarade pour lequel il ait nourri une affection véritablement vive fut Louis Pergaud, dans l'avenir littéraire duquel il croyait avec une grande foi. Il avait encore de l'affection pour Emile Bernard, qui avait été toujours très gentil

avec lui et l'avait placé à *la Rénovation Esthétique* où il était grandement logé ; il avait pour moi au moins de l'estime, puisqu'il m'invita à venir partager son logement. Pendant le temps que j'habitai avec lui, Deubel me lisait tout ce qu'il faisait. Nous passions de bonnes soirées à boire du vin blanc qu'il aimait beaucoup et qu'il allait acheter à la Coopérative, rue Cardinale. J'ai mis plusieurs choses de lui en musique : un sonnet intitulé, *Souvenir*, deux proses rythmées faites exprès pour moi et qui je crois n'ont jamais paru dans aucune revue. J'ai écrit aussi *le Prélude à la fin d'un jour*, poème symphonique destiné à servir de prologue à *la Fin d'un jour*, un des poèmes de *la Lumière natale*.

« Léon Deubel avait un très grand orgueil, il souffrait énormément de son obscurité ; en 1905 et en 1906, il avait déjà des idées de suicide. C'était une nature très droite, très sensible et très sentimentale. Il n'était pas du tout replié sur lui-même, ainsi qu'ont pu le croire quelques chroniqueurs. Avec ses amis, il était très communicatif et souvent d'une gaieté trop bruyante, surtout lorsqu'il avait bu. A l'époque où j'habitais avec lui, il avait écrit un roman, ou plutôt l'ébauche d'un roman, *Plein de Soupe*, qui était un peu l'histoire : de son enfance. Le dernier chapitre, écrit par Deubel, se terminait ainsi : c'était le jour de la rentrée en classe après les vacances ; on déclinait *rosa, la rose*, pendant que « les dernières roses de septembre s'effeuillaient dans le jardin ».

« J'ai dit que Deubel était mysogine ; il était surtout extrêmement maladroit avec les femmes ; cependant très sanguin, il était aussi très sensuel, il souffrait beaucoup du mépris qu'il croyait que les femmes lui témoignaient. Un soir, à *la Rénovation Esthétique*, il y avait avec moi Hubert Fillay et quelques autres camarades. Deubel nous déclama un de ses poèmes les plus poignants sur la femme, et, lorsqu'il eut fini, il tomba plutôt qu'il ne s'assit sur une chaise et se mit à sangloter.

« Léon Deubel, qui désirait de toutes ses forces la gloire, était très flatté, lorsque l'on écrivait quelque chose sur lui. Son ambition était d'être édité au *Mercure de France*. Une de ses idées était de partir pour l'Allemagne, d'apprendre bien l'allemand et de se mettre à écrire en allemand ; il croyait que là-bas il serait plus facilement accueilli, ce qui était une grande erreur. Son goût pour l'Allemagne n'a, paraît-il, cessé de s'augmenter depuis. Mais au temps où j'habitais avec lui, il se flattait d'être un Celte et tout en aimant et admirant les poètes latins, il avait horreur des Français qui se disaient Latins. »

§

J'ai rapporté d'après *Lacerba* la séance du **tribunal futuriste** de Milan jugeant le mariage du peintre Severini. En réalité, ce fut un procès pour rire. Severini m'écrit à ce sujet : « L'article procès